

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Il y a des vieux, il n'y a plus de
vieillesse / H

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1905, tome 7, p. 124-126

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Il y a des vieux,

il n'y a plus de vieillesse

Il y a des vieux, beaucoup de vieux, mais il n'y a plus de vieillesse, disait Châteaubriand. Cette pensée que tout confirmait dans le siècle du grand écrivain s'applique à notre époque avec plus de justesse encore. Vieillis par des travaux que ne connaissaient pas nos ancêtres, affaiblis par les plaisirs chaque jour nouveaux qu'invente le luxe et la richesse, énervés par la débauche et les orgies, aujourd'hui, les hommes, même ceux que la nature doua d'une robuste constitution, parvenus à quarante ou quarante-cinq ans, sont brisés, incapables de soutenir plus longtemps la lutte de chaque jour. Et d'un homme qui meurt à soixante-cinq, soixante-huit ans, on dit qu'il s'est éteint dans sa vieillesse. Par la force de l'habitude, nous sommes arrivés à n'être plus surpris de la précoce vieillesse et même de la mort d'un jeune homme de vingt, vingt-cinq ans.

Faut-il s'étonner de ces rides prématurées, de cette prompte lassitude qui font paraître âgés, très âgés des hommes de cinquante ans, alors que nos ancêtres portaient gaillardement leurs soixante-dix et quatre-vingts ans ? Non, si l'on compare la vie que nous vivons, à celle qu'ils ont vécue. Cependant, me direz-vous, nos pères travaillaient autant que nous, plus que nous peut-être. J'y consens. Mais leur travail était-il le même que le nôtre ? Nos ancêtres, pour la plupart, passaient leur vie dans les champs, toujours respirant l'air pur et vivifiant de la pleine nature et fatigués par un sain labeur qui développait leurs forces sans les user et leur conservait la santé. Aujourd'hui que le progrès, l'industrie a fait le désert dans les campagnes, arrachant, par

l'espoir d'un gain plus grand et plus aisé, le paysan à sa terre ; les robustes campagnards d'autrefois, à la mine réjouie, aux mains calleuses et fortes, pleins de vie et de santé, sont devenus des ouvriers d'usines, rachitiques, étiolés, à la face terreuse et amaigrie. Ils étaient nés pour le grand air, ils se sont enfermés dans des usines où nuit et jour ils travaillent un travail épuisant, dans une atmosphère délétère, chargée de tant de mauvais miasmes qui les tuent chaque jour un peu.

Une nourriture saine et sobre, telle que celle de nos ancêtres, une nourriture qui fortifie sans exciter pourrait dans une certaine mesure, contrebalancer les funestes effets des travaux malsains que nous accomplissons. Mais qu'est-ce qui fait la base principale, et bien souvent le met unique de tous nos repas ? La viande, accompagnée quelquefois et comme par hasard de quelques rares légumes, la viande qui de tous les aliments est celui qui renferme le plus de microbes, la viande qui, servie seule ainsi que beaucoup la mangent, ne peut donner qu'une force énermée, incapable de se soutenir et que le travail use promptement. Une telle nourriture, que ne varient jamais des aliments plus sains et plus fortifiants, est cause chez nous de beaucoup de ces maladies que souvent ne peuvent définir nos médecins, mais qui toujours tuent nos forces, petit à petit parfois, parfois d'un seul coup.

Mais plus que les travaux énevants auxquels nous sommes astreints, plus que la nourriture irritante et trop succulente que nous consommons, l'usage de l'alcool et du tabac, poisons que ne connaissaient presque pas nos ancêtres, vieillit, étiole les jeunes gens à la fleur de l'âge et les hommes dans la pleine maturité de leurs forces. Et il est effrayant de constater par les statistiques la quantité énorme de liqueurs et de vin le plus souvent frelaté, qui se consomme chaque jour. Insensés qui ne savons pas ou ne voulons pas savoir que, lorsque, au milieu de rires et de chants de joie, nous

buvons l'alcool à longs traits, qu'il s'appelle absinthe, rhum ou cognac, c'est notre mort que nous buvons, c'est notre jeunesse, ce sont nos forces que nous tuons peu à peu ! Et il semble que le plus grand souci de l'homme d'aujourd'hui soit de ruiner promptement et par tous les moyens sa santé, ses forces, de hâter sa vieillesse et sa mort.

Ainsi minés par tous ces excès nécessaires ou volontaires, nos forces s'épuisent peu à peu, notre jeunesse s'en va ou plutôt nous n'avons plus de jeunesse dans quelque sens qu'on le veuille entendre, et seule une ride creusée plus profondément, une faiblesse plus grande peut distinguer le vieillard de vingt-cinq ans du vieillard dont la tête grisonnante se penche vers la tombe sous le poids de quarante-cinq années. La jeunesse non plus que la vieillesse n'existent encore. Car aujourd'hui l'on n'est plus jeune à vingt ans et l'on est vieux à quarante.

Et tous nous confirmons la parole que le grand écrivain jetait au XVIII^{me} siècle : Il y a des vieux, mais il n'y a plus de vieillesse.

H.